

Modeler un dire « épormyable »

Noële Racine

Numéro 136, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41016ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Racine, N. (2007). Compte rendu de [Modeler un dire « épormyable »]. *Liaison*, (136), 55–55.

Modeler un dire « épormyable »

NOËLE RACINE

DU 18 AU 28 AVRIL 2007, le Théâtre la Catapulte et Scène Québec, en collaboration avec l'Espace libre, présentaient, dans une mise en scène de Joël Beddows, *Les Entrailles* de Claude Gauvreau sur les tréteaux de la Nouvelle Scène à Ottawa.

Quiconque connaît l'œuvre du poète Claude Gauvreau (1925-1971) – figure importante du surréalisme au Québec – sait que monter l'une de ses pièces – et, *a fortiori*, celle de 1944-46 – relève à la fois du risque et du défi. En effet, ce texte complexe et déroutant a ceci de particulier qu'il résiste à toute actualisation scénique dans la mesure où il est davantage assimilable à une poésie théâtralisée qu'à un théâtre poétisé. Partant, ce ne sont ni les personnages ni l'intrigue qui constituent l'essentiel du spectacle, mais bien la parole débridée de l'auteur.

Quelques libertés ont été prises par rapport au texte, car, des vingt-six « objets » composant *Les Entrailles*, huit seulement ont été retenus (« Nostalgie sourire », « Fatigue et réalité sans soupçon », « Bien-être », « Le prophète dans la mer », « Les grappes lucides », « La jeune fille et la lune », « L'enfant nuage au sourire chatoyant », « Le rêve du pont ») auxquels a été ajouté un fragment de l'autobiographie de l'auteur. Caractérisés individuellement par la cadence synopée d'une parole automatiste en perpétuelle mouvance, ces « objets » étaient subtilement reliés entre eux par l'exploitation de thèmes universels tels que la vie et la mort, la perte et le don, l'amour et la séparation, etc. Mais la mise en scène n'était pas innovatrice qu'à cet égard : l'ordre dans lequel ces « objets » ont été représentés différait grandement de celui qui prévaut dans les *Œuvres créatrices complètes*, sans compter que des coupures importantes ont été faites dans certaines séquences.

Si ce n'était de la stratégie dramaturgique consistant à faire verbaliser, par les acteurs, le titre d'un des « objets » ou encore l'indication scénique « Rideau », il y aurait probablement lieu de croire que ces changements visaient à atténuer la rupture inhérente à l'enchaînement d'« objets » distincts. C'est également ce que donne à penser le fait que les acteurs qui, en dépit du fait qu'ils interprétaient chacun une pluralité de rôles, portaient, du début à la fin de la représentation, les mêmes costumes, et qu'ils ne modifiaient ni la tonalité de leur voix ni le rythme de leur gestuelle.

En résultait un modelage – ou une « [s]culpt[ure] » (programme, p. 3) – des « objets » choisis permettant de raconter une histoire cohérente et, qui plus est, en boucle, car l'un des segments était joué au début et à la fin du spec-



De gauche à droite : Evelyn Rompré (à l'arrière-plan) et Annick Léger (au premier plan).

tacle. L'idée, quoiqu'intéressante, tient du paradoxe, puisque découlait de cette pratique une tentative de donner un (surcroît de) sens à un texte qui n'a pas été écrit pour être forcément compris, du moins littéralement.

Plus féconde, sans doute, aurait été une approche mettant en relief les cassures internes et externes de l'œuvre, ce qui aurait contribué à dynamiser et à moduler un spectacle relativement uniforme et statique. Sinon, un choix d'« objets » aux contours un peu plus nets (ex. : « Les reflets de la nuit », « Pétrouchka », « Le corps terni et sublimé ») aurait pu aider à poursuivre cette quête d'unité. En outre, il aurait été doux d'entendre plus longuement la langue *exploréenne* telle qu'elle se déploie dans « L'Hélic-Monde » et « Apolnixède entre le ciel et la terre ».

Nonobstant ce qui précède, la création des *Entrailles* s'est avérée intelligente et riche. Il est évident que l'équipe de production a voulu mettre le génie de Claude Gauvreau au premier plan en rendant sa figure omniprésente sur scène (projection de son image en mouvement ; écriture de son nom sur le sol ; murs en miroirs reflétant ses « avatars », programme p. 5) et en mettant l'accent sur cette parole *épormyable*, pour citer Claude Gauvreau lui-même (éléments blancs symbolisant le support papier de l'écriture ; personnages marchant en équilibre sur des mots tracés par terre ; verbalisation des didascalies ; superposition de deux partitions vocaliques aux échos tout aussi discordants que ceux de l'environnement sonore de Jean-Sébastien Côté). S'il faut saluer cette absence de prétention, il importe également de souligner le courage et l'audace de Joël Beddows d'avoir monté un texte difficile ; la mémoire prodigieuse des comédiens ; l'effet surnaturel de la diction *étrangement inquiétante* d'Annick Léger ; la délicieuse fragilité qui se dégageait du jeu d'Evelyn Rompré ; puis la précision des éclairages tout comme l'efficacité de la scénographie (arbres fluorescents placés judicieusement à l'horizontal et à l'envers) de Simon Guilbault. ■

Les Entrailles est une production du Théâtre La Catapulte et Scène Québec, en collaboration avec Espace libre. Texte : Claude Gauvreau, mise en scène : Joël Beddows, scénographie et éclairages : Simon Guilbault, environnement sonore : Jean-Sébastien Côté, comédiens : Annick Léger et Evelyn Rompré.

Noële Racine est actuellement doctorante au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa.